

135). Roma, Pontificio Ateneo S. Anselmo, 2002. 24 x 17 cm, 367 p. € 40. ISBN 88-8139-094-9.

Voici un livre difficile à apprécier. Passe pour l'emploi de formules latines dans les titres et les sous-titres, passe aussi pour la création incessante de termes abstraits. Mais le cheminement même de la pensée, qui touche à beaucoup de choses et passe rapidement de l'une à l'autre, demande un effort d'attention incessant, sans qu'une vue d'ensemble se dégage toujours nettement de ces analyses fragmentaires et plus ou moins approfondies. En bref, l'A. cherche à dégager de l'œuvre grégorienne une vision de l'histoire humaine, telle que Dieu la conçoit et la conduit. Trois sections se répartissent la recherche. Intitulée *Historia*, la première étudie d'abord le passage de la lettre à l'allégorie, puis les dimensions du récit sacré, et enfin les modalités de sa transmission par l'écriture, ainsi que le rôle qu'y jouent l'« exemple » et la prophétie. La section suivante, qui est de beaucoup la plus longue, s'attache aux rapports du peuple élu et des nations païennes. Après le rejet des juifs et l'appel des gentils, C. R. considère le rôle de l'empire romain dans la vocation de ceux-ci. La christianisation des barbares (Lombards, Wisigoths, Francs, Anglo-Saxons) est regardée en détail, avec un aperçu terminal sur la rédemption de tous les peuples à la fin des temps et sur le problème du salut d'Israël. Dans la dernière section, on étudie la pédagogie divine, telle que Grégoire la décrit, tant au niveau individuel qu'au plan de l'Église. Entre l'humain passager et l'éternel divin, la lumière de Dieu descend sur les hommes, et ceux-ci montent vers elle en progressant. Parmi les œuvres de Grégoire citées par elle, C. R. range résolument les *Dialogues*, sans prêter attention aux doutes non fondés de F. Clark. En revanche, elle cite très peu le *Commentaire des Rois*, et non sans faire suivre ce titre d'un point d'interrogation, ce qui nous paraît tout à fait justifié. L'ensemble des citations latines est généralement correct. La quinzaine de coquilles que nous avons relevées dans la première moitié de l'ouvrage n'empêche pas la tenue d'être honorable. Notons seulement deux lapsus : p. 129, n. 6, remplacer *Lapis* par *In lapide*; p. 265, ligne 6 : ajouter *tēs charitōs* après *oikonomian* (Ep 3, 2). Un des mérites de C. R. est de se référer constamment aux auteurs qui se sont efforcés d'illustrer la pensée de Grégoire en ces dernières décennies. *Mysterium dispensationis* peut ainsi servir d'introduction et de guide en cette littérature récente. Au total, un livre beau et bien-faisant.

Adalbert DE VOGÜÉ

Bruno GALLAND. *Les authentiques de reliques du Sancta sanctorum*. Avant-propos de Jean VEZIN. (Studi e testi, 412). Città del Vaticano, Biblioteca apostolica Vaticana, 2004. 25,5 x 18 cm, 170 p., ill. € 25. ISBN 88-210-0767-7.

Des authentiques ont pour la première fois (?) droit à tout un ouvrage. Après qu'ait été démontré *lato sensu* pluri- et inter-disciplinaire-

ment l'intérêt des reliques et des multi-reliques, c'est un de leurs principaux moyens d'identification — les authentiques — qui est ici à l'honneur.

Le droit canon contemporain définit comme « authentique » le document, validé par une autorité ecclésiastique, qui reconnaît l'attribution d'une relique proposée au culte public. Au moyen âge les authentiques sont ces petites étiquettes de papyrus, de parchemin ou de papier qui permettent l'identification des reliques auxquelles elles sont fixées. Cette identification se réduit le plus souvent à quelques mots et ne répond pas aux critères définis de nos jours puisque généralement aucune précision n'est apportée sur les circonstances de la reconnaissance. C'est après le moyen classique (11<sup>e</sup>-12<sup>e</sup> s.) que pareilles informations sont fournies. Cela n'a rien d'étonnant quand on sait que la réserve papale du droit de canonisation mettra plus de temps encore à s'imposer: *vox populi vox Dei*, l'ordinaire continue à élever sur les autels des saints; il est normal qu'il agisse de manière semblable pour reconnaître leurs reliques: un seul nom, le plus souvent au génitif, précédé ou non du terme « reliquia » ou « de reliquiis »... suffit; ce qui prouve aussi l'importance voire la sacralisation de l'écrit, ici vraiment dans le double sens du mot.

Bien sûr des articles avaient déjà été consacrés à la publication d'authentiques, Maurice Prou, Émile Chartre, Philippe Lauer, Maurice Besson, Paul Brune, Léopold Delisle ont été des pionniers dans ce domaine. Plus près de nous Pierre Gasnault attirait l'attention sur des authentiques de Conques et Tournus, Albert Brückner et le chanoine Theurillat sur celles de Saint-Maurice d'Agaune et surtout dans les années 80 le trésor de Chelles servait de modèle avec ses 139 authentiques remarquablement publiées par Jean Vezin et Armut Atsma dans la série des *Chartae Latinae Antiquiores* qui recueille depuis lors les éditions: Sens, Solignac, Saint-Maurice d'Agaune, Saint-Vivant-de-Vergy, Beaume-les-Messieurs, Jouarre, Tournus, Conques, Chartres, Säckingen, Sion, Fridolinmünster, sant'Agata de Goti à Rome, Cantù, Sant'Eufemia de Grado.

En 1903 le pape Léon XIII autorisa l'ouverture du coffre en bois placé sous l'autel du *Sancta Sanctorum* par Léon III pour examiner le chef de sainte Agnès. Deux ans plus tard on sépara les authentiques des reliques conservées dans cette arche pour les déposer à la bibliothèque apostolique vaticane. Elles furent alors l'objet d'une rivalité entre érudits pour leur publication et ce n'est qu'aujourd'hui que Br. G., Conservateur en chef responsable de la section ancienne des Archives nationales de France et ancien membre de l'École française de Rome peut présenter leur édition critique.

L'expérience romaine démontre encore que toute ouverture de châsse est une vraie fouille archéologique à mener avec méthode et patience. Quand on ouvre un reliquaire, on n'imagine pas toujours les problèmes que l'on rencontrera et qui nécessitent la présence de compétences pluridisciplinaires indispensables. La dernière ouverture à laquelle nous avons pris part à Soignies (cf. le compte rendu de *Reliques et chasses*

*de la collégiale de Soignies. Objets, cultes et traditions*, [Les cahiers du chapitre, 8]. Soignies, 2001, paru dans la *RHE*, 98 [2003], p. 556 ) rassemblait très heureusement des spécialistes de toutes disciplines. Un autre problème est le nombre de reliques rencontrées. Ce fut aussi le cas au Latran et leur mise en ordre ne fut pas simple (historique p. 41-43) au point qu'« on peut craindre qu'au cours de ces mouvements, quelques pièces aient été égarées: les authentiques, de par leur très petite taille, sont faciles à perdre ». Pour notre part cela nous a incité à remettre les authentiques dans les reliquaires après avoir procédé à des mesures de conservation modernes. Dans la foulée on peut écrire que c'est une raison pratique qui amena la rédaction d'authentiques vers la fin du 7<sup>e</sup> s., selon les plus anciennes découvertes... actuellement!

En Occident les élévations de reliques se multiplièrent dès la fin du 4<sup>e</sup> s. et le partage des corps est observé à Rome dès le 8<sup>e</sup> s. « Les papes Paul 1<sup>er</sup> (757-767), Léon III (795-816) et Pascal 1<sup>er</sup> (817-824) organisèrent de nombreuses translations; ils pouvaient justifier celles-ci par la nécessité de sauvegarder les restes des martyrs qui avaient été déposés dans des cimetières éloignés de Rome et désormais à l'abandon. La fabrication sur ordre de Léon III de l'« arche de cyprès » de l'autel de Saint-Laurent-du-Palais s'inscrit donc dans une véritable « politique » de la papauté à la fin du 8<sup>e</sup> et au début du 9<sup>e</sup> s. » (p. 35).

Br. G. réalise ici un très remarquable travail. Sa datation des écritures rajeunit certains documents: il n'y a pas d'authentiques antérieures à la limite des 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> s., ce qui induit à une réévaluation du culte de certains saints. Les saints mentionnés sont pour la plupart des martyrs dont l'existence se situe entre le 1<sup>er</sup> s. et le milieu du 4<sup>e</sup> s. On compte seulement deux saints du 5<sup>e</sup> s. (S. Arsène [† 449] et S. Jérôme). La relique la plus « récente » est celle de sainte Aldegonde, morte seulement à la fin du 7<sup>e</sup> s. À son propos, on notera le vieillissement de l'authentique de sainte Aldegonde (7<sup>e</sup>-fin 8<sup>e</sup> s.) par rapport aux travaux antérieurs et l'on se rappellera qu'une authentique de cette sainte se trouve aussi à Lierneux; nous l'avions datée du 9<sup>e</sup> s. et mise en rapport avec la chapelle dédiée à la sainte dans le refuge de Stavelot à Aix-la-Chapelle, séjour impérial.

Dans les reliques dominicales on découvre un peu de variété par rapport aux classiques souvenirs de pèlerinage: *De l'arbre de Zachée, de l'arbre planté par le Christ* (cette relique ne peut être rapprochée d'aucun passage des Évangiles), *du Jardin du Tombeau* (référence explicite à l'Évangile de Jean, qui est le seul à mentionner un jardin autour du tombeau, Jn 19,41). Parmi les reliques de Terre sainte, épinglons les Douze trônes (Mt 19,28 et Lc 22,30) et la Tour de Siloé (Lc 13,4).

L'analyse paléographique très soignée permet des regroupements d'ensembles écrits de la même main et la reconstitution des pièces de parchemin choisies. À ce propos la plus belle démonstration à laquelle nous avons assisté récemment est une conférence sur un trésor à Roermond (avec des images numériques qui permettent idéalement la reconstitution du puzzle) mais sur des matériaux bien plus récents. Enfin

l'analyse aboutit à des considérations sur les copies successives d'authentiques. On se félicitera de disposer d'une reproduction 1/1 des documents pourvu que leurs dimensions le permettent; à défaut une échelle graduée figure à côté de la reproduction. « La datation des authentiques à partir de leur écriture est un exercice délicat. Les authentiques sont de petite taille, et leur écriture est donc le plus souvent de petit module. Surtout la brièveté des mentions ne permet de disposer, dans la plupart des cas, que d'un nombre réduit de lettres [...] » (p. 48).

Cette problématique suivie pour le Latran est la même pour tous les dossiers de trésors. Il faut dire que les rapprochements et les solutions ne viennent pas toujours immédiatement. Ainsi pour prendre le dossier de Stavelot-Malmedy, l'authentique *de Litratos* découvert à Lierneux ne fut pas simple pour nous (au début des années 80) à identifier tout de suite avec *Lithostrotos*, lieu de la passion du Christ (Jean 19, 13), tout comme ce n'est qu'en 1992 que nous avons émis l'hypothèse du regroupement des six reliques de Terre sainte ramenées par l'abbé Poppon (1020-1048) de son pèlerinage. C'est répéter l'extrême prudence et la grande modestie qu'il convient de garder dans pareille recherche. De même pour l'identification des saints (le S. Samson découvert à Lierneux, « évêque d'Orléans », n'aurait jamais été compris sans le hasard d'une lecture d'un excellent article de Geneviève Renaud qui mentionne des reliques du saint à Orléans). Les exemples peuvent être multipliés surtout dans l'identification des saints et nous aimons à rappeler que Dom Nicolas Huyghebaert hésitait à annoter un catalogue de reliques — « entreprise à faire reculer même un bollandiste » — et reconnaissait dans plusieurs cas avoir « donné sa langue au chat ». Que dire alors quand on a affaire au Latran! Quel courage cette édition!

Br. G. procède conjointement à l'étude des autres inventaires du trésor du Latran, depuis la *Descriptio Lateranensis ecclesiae* du diacre Jean. Ce petit ouvrage destiné à exalter le prestige du sanctuaire du Latran fut composé sous le pontificat d'Alexandre III. La liste de reliques est très intéressante et plus complète puisqu'elle inventorie aussi les autels. Au hasard de sa lecture, soulignons encore l'originalité de certaines reliques: *un pain et treize lentilles de la Cène*. Entre la constitution du trésor sous Léon III et la liste du diacre Jean, entre le 8<sup>e</sup> et le 12<sup>e</sup> s., aucune information. La confrontation des sources permet de tirer quelques conclusions quant à la rédaction des authentiques.

Au total 119 authentiques sont éditées et 11 autres documents qui leur sont liés sans être des authentiques. Même les parchemins sans écriture sont reproduits (n<sup>o</sup> 51 et 52). A ce propos le n<sup>o</sup> 68 « bande de tissu vert, blanc, jaune, à frange », qui enveloppait authentique et relique, mériterait de gagner le Museo Sacro. Le n<sup>o</sup> 80 qui porte seulement le mot « textera » n'est-il pas le plus beau lien entre reliques et tissus? On relèvera aussi l'authentique n<sup>o</sup> 126 avec trois beaux monogrammes, de 1052, date du passage de Léon IX à Ratisbonne. « C'est en effet certainement à cette occasion que les moines, pour le remerciement de son arbitrage favorable sur l'authenticité de leurs reliques condamnant du même coup les prétentions adverses des moines de Saint-Denis-

en-France, lui remirent la relique de saint Denis qui fut ensuite transférée au Latran » (p. 154).

Nous éprouvons des difficultés à identifier le n° 1 à Hermès, le n° 29 à Isaac, le 41 à Amos. Formule curieuse avec « ille » pour les 26 et 27. Le 48 est la première authentique bilingue que nous connaissons : en grec (« de petro ») et latin (« sanctae calvariae »). Mais l'A. est bien conscient de tous les problèmes évoqués ci-dessus et de s'interroger : qu'est-ce que le *Sanguinis Luplireni* (n° 50) ou la relique *de vultu Domini incensum* (n° 73) ?

On peut aussi s'interroger sur les lieux de rédaction des authentiques. Ainsi lorsque le corpus général sera plus étoffé, ne va-t-on pas remarquer des « ateliers » de rédaction d'authentiques sur les lieux mêmes de pèlerinages ? Un scriptorium local spécialisé plutôt qu'une rédaction par le pèlerin ou par le nouveau propriétaire de la relique ? Nous avons comparé aux quelques authentiques que nous avons éditées mais sans succès.

L'A. tente d'expliquer aussi l'expression « Sancta Sanctorum » dont la première occurrence date du 13<sup>e</sup> s. Il est vrai que c'est la première réflexion qui vient à l'esprit quand on est un peu habitué à travailler sur les reliques : il n'y a rien d'exceptionnel dans cet inventaire de saints, sinon l'époque de la constitution du trésor et peut-être les dimensions des reliques conservées. Où sont donc ces « reliques les plus insignes de la Chrétienté » qui justifient l'appellation du *Sancta Sanctorum* ? *Non est in toto sanctorum orbe locus*. Et avec l'A. de déterminer la fonction exacte des authentiques : elles sont surtout nécessaires pour des reliques secondaires, qui ne pouvaient susciter une véritable adhésion qu'accompagnées d'une preuve écrite. Les reliques dont la vénération s'enracinait dans une longue tradition se suffisaient à elles-mêmes. Il est tentant d'envisager des transferts à l'intérieur même du Latran par sécurité et Philippe Lauer estimait du même coup que « c'était par suite de ces translations [que] la prétendue arche sainte de Jérusalem, conservée dans l'autel de la basilique, [avait] due être confondue avec l'arche de Léon III, portant l'inscription *Sancta Sanctorum* » et que « cette confusion [avait favorisé] probablement l'attribution à l'oratoire Saint-Laurent du nom de *Sancta Sanctorum*, considéré comme un souvenir de l'Ancien Testament, de l'arche d'alliance et du Saint des Saints du Temple de Salomon » (p. 85). Urbain V fit retirer du trésor du *Sancta Sanctorum* les pièces les plus insignes, c.-à-d. les chefs de saint Pierre et de saint Paul et des reliques mariales. On est ici en dehors du sujet du livre mais ceci fera partie de son inévitable « suivi scientifique », tout comme l'histoire du culte des saints revisité à la lumière de ces précieux documents.

Ce livre est la première étape d'une redécouverte du *Sancta Sanctorum* puisque nous savons par les contacts que nous avons que les textiles-reliques sont eux aussi en réexamen dans la foulée des recherches de W. F. Volbach. *Non est in toto studiosior orbe locus!*

Philippe GEORGE